



**IRVIN YALOM  
ROBERT BERGER  
EN PLEIN CŒUR  
DE LA NUIT**

RÉCIT TRADUIT PAR ANNE DAMOUR

GALLAARDE ÉDITIONS

Extrait de la préface

**Après une enfance en Hongrie pendant la Shoah, Bob Berger a vécu deux existences : chirurgien du cœur, dévoué, infatigable et réservé le jour, il est poursuivi la nuit par les souvenirs ténébreux de son passé.**

**Tout au long de leurs cinquante ans d'amitié, il n'en a jamais rien dit à Irvin Yalom. Jusqu'au jour où le passé resurgit et où Bob Berger se met à parler.**

**Irvin Yalom, auteur de best-sellers dans le monde entier, dont *Le Bourreau de l'amour* (Galaade, 2005), *Et Nietzsche a pleuré* (Galaade, 2007) ou *Le Jardin d'Épicure* (Galaade, 2009), se livre toujours plus dans le magnifique récit d'amitié et la bouleversante méditation sur le silence et la mémoire qu'est *En plein cœur de la nuit*.**

**IRVIN YALOM  
ROBERT BERGER**

**EN PLEIN CŒUR DE LA NUIT**

**TRADUIT DE L'AMÉRICAIN  
PAR ANNE DAMOUR**

**GALAADE ÉDITIONS**

© IRVIN D. YALOM ET ROBERT L. BERGER, 2008  
TITRE ORIGINAL : *I'M CALLING THE POLICE*

© GALAADE ÉDITIONS, 2010,  
POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE  
ISBN PAPIER : 978-2-35176-098-7  
ISBN NUMÉRIQUE : 978-2-35176-174-8  
ISBN PDF : 978-2-35176-175-5

PHOTO : © REID YALOM

COUVERTURE :  
CRÉATION : MATHILDE SÉBASTIEN  
ILLUSTRATION : © DAVE WALL / ARCANGEL IMAGES

GALAADE ÉDITIONS  
43 RUE DES CLOÏS 75018 PARIS | F  
[WWW.GALAADE.COM](http://WWW.GALAADE.COM)



Alors que le banquet du cinquantième anniversaire des anciens de mon école de médecine prenait fin, mon vieil ami, le seul de mes camarades qui restât de cette époque, Bob Berger, me fit signe qu'il désirait me parler.

Nos carrières avaient divergé, lui pour devenir chirurgien du cœur, moi guérisseur des cœurs brisés, mais nous avons noué des liens étroits dont nous savions qu'ils dureraient toute la vie. Lorsque Bob me prit par le bras, je sus que l'heure était grave. Bob me touchait rarement. Nous autres pys notons ces détails. Il se pencha à mon oreille et dit d'une voix rauque : « Il m'arrive quelque chose... le passé rejaillit... mes deux vies, celle

du jour et celle de la nuit, se rejoignent... j'ai besoin de parler.»

Je compris. Après une enfance en Hongrie pendant la Shoah, Bob avait vécu deux existences : le jour, celle d'un chirurgien du cœur dévoué, infatigable et courtois, et la nuit, la vie d'un homme dont les rêves étaient hantés par d'horribles souvenirs. Je connaissais tout de ses journées, mais au long de cinquante ans d'amitié mutuelle il ne m'avait jamais rien révélé de ses affres nocturnes. Et il ne m'avait jamais demandé explicitement de l'aider : Bob était réservé, mystérieux, énigmatique. C'était un Bob différent qui murmurait maintenant à mon oreille. J'acquiesçai : oui, oui. J'étais inquiet. Et curieux.

Que nous nous soyons liés d'amitié à la faculté de médecine était surprenant. Berger était un *B* et Yalom un *Y* et cela seul eût suffi à nous séparer. Les étudiants en médecine choisissent en

général leurs camarades dans le même segment de l'alphabet: la dissection des cadavres, les travaux en laboratoire ou les rotations cliniques étaient organisés par ordre alphabétique et je me retrouvais en général mêlé au groupe des S à Z: Schelling, Siderius, Wagner, Wong et Zuckerman.

La raison en était peut-être l'apparence inhabituelle de Bob. Dès le début ses yeux d'un bleu intense avaient exercé un attrait particulier sur moi. Je n'avais jamais vu un regard aussi lointain, aussi tragique, un regard qui appelait l'attention, cherchait le vôtre, mais ne le rencontrait jamais directement. Son visage, à la physionomie peu commune, était cubiste, fait d'angles aigus, avec des oreilles, un nez et un menton pointus. Sa peau entaillée par le rasoir était blafarde. Manque de soleil, pensai-je. Manque de carottes. Et pas d'exercice.

Ses vêtements étaient fripés et d'un marron gris indéfinissable. (Je ne l'ai jamais vu porter

une couleur vive.) Pourtant j'étais attiré vers lui. Plus tard j'entendis des femmes dire qu'il était « irrésistiblement sans charme ». Irrésistible est sans doute un peu fort, mais séduisant, peut-être. Oui, il me fascinait : que ce soit au lycée ou dans mon université provinciale de Washington, je n'avais jamais rencontré quelqu'un qui ressemblât un tant soit peu à Bob.

Notre première rencontre ? J'en ai le net souvenir. Je travaillais dans la bibliothèque de la fac de médecine où il passait des soirs entiers à faire des recherches bibliographiques pour le manuel de pathologie du professeur Robbins (un texte destiné à un brillant avenir, un texte qui a formé, et forme encore, des générations de médecins dans le monde entier). Un soir à la bibliothèque il s'approcha de moi et déclara que j'avais suffisamment révisé l'examen de néphrologie du lendemain.

« Veux-tu gagner un peu d'argent ? demanda-t-il. Robbins m'a donné beaucoup trop de travail et j'ai besoin d'aide. »

Je saisis l'offre au bond. À part un peu d'argent de poche obtenu en vendant mon sang et mon sperme – moyen traditionnel pour les étudiants en médecine d'empocher quelques dollars –, je dépendais entièrement des revenus de l'épicerie familiale.

« Pourquoi moi ? demandai-je.

– Je t'ai observé.

– Et ?

– Tu as apparemment les aptitudes requises. »

Bientôt nous passâmes trois ou quatre soirées par semaine à la bibliothèque médicale de l'université de Boston à plancher pour le professeur Robbins ou dans mon appartement à bavarder et à étudier. C'était surtout moi qui étudiais – Bob ne semblait pas en avoir besoin. Et il était absorbé

par les réussites qu'il pratiquait des heures entières, tantôt, prétendait-il, pour le championnat de Nouvelle-Angleterre, tantôt pour le championnat du monde.

Avant longtemps, j'appris qu'il était réfugié de guerre, avait survécu à la Shoah et était arrivé seul à Boston à l'âge de dix-sept ans comme personne déplacée.

Je me revoyais au même âge – entouré d'amis, au sein de ma famille, préoccupé par la largeur de mes cravates, mes piètres performances de danseur et les intrigues de confréries d'étudiants. Je me trouvais naïf, stupide, sans consistance. « Comment as-tu fait, Bob ? Qui t'a aidé ? Tu parlais anglais ?

– Pas un mot. Avec un niveau scolaire équivalent à la classe de seconde, je suis entré à la Latin High School de Boston et, un an plus tard, j'étais en première année de Harvard, puis je me suis inscrit à l'école de médecine.

– Comment? Je suis sûr que si je m'étais présenté, je n'aurais pas été admis à Harvard. Et où habitais-tu? Avec qui? Des bienfaiteurs? Des parents?

– Que de questions! J'y suis arrivé seul, voilà la réponse.»

À la cérémonie de remise des diplômes, je me souviens que mon père, ma mère et ma femme avec notre bébé m'entouraient, et, loin à l'écart, j'aperçus Bob, seul, se balançant lentement sur ses talons, serrant son diplôme entre ses doigts. Il s'inscrivit ensuite à l'internat de médecine générale, puis à l'internat de deuxième et de troisième année, en chirurgie générale et en chirurgie cardiaque et thoracique. Le jour même où s'achevait sa formation, on lui proposa le poste de chef du service de chirurgie du cœur dans un hôpital universitaire de Boston et, cinq ans plus tard, il était professeur de chirurgie et chef du service de chirurgie cardio-

thoracique à l'université de Boston. Il publiait avec acharnement, opérait et enseignait sans relâche. Il fut le premier au monde à réaliser une implantation cardiaque partielle suivie d'une longue période de survie. Et cela en étant totalement seul au monde – toute sa famille avait péri dans la Shoah.

Mais il refusait de parler de son passé. Je brûlais de curiosité, car je n'avais jamais rencontré personne qui ait directement connu l'horreur des camps, mais il écartait mes questions en m'accusant de voyeurisme.

« Un jour peut-être, me taquinait-il. Si tu es patient, je t'en dirai plus. »

Je patientai mais les années s'écoulèrent avant qu'il accepte de répondre à mes questions sur la guerre. À l'approche de la soixantaine cependant, je remarquai un changement chez lui. Il sembla d'abord plus disposé à se confier, puis, peu à peu,

se montra presque désireux de me parler des horreurs passées.

Mais étais-je prêt à les entendre ? L'avais-je jamais été ? Ce fut seulement après avoir commencé mes études de psychiatrie, avoir suivi moi-même une analyse et maîtrisé certaines subtilités de la communication interpersonnelle que je compris une chose essentielle concernant ma relation avec Bob. Certes Bob restait silencieux sur son passé, mais de mon côté je ne voulais pas savoir. Lui et moi avions tout fait pour maintenir un long silence.

Je me souviens qu'adolescent j'avais été pétrifié, horrifié, malade à la vue des actualités d'après-guerre qui montraient la libération des camps. C'était mon peuple – je devais regarder. Mais j'étais chaque fois bouleversé jusqu'au plus profond de mon être et, encore aujourd'hui, je suis incapable de refouler l'intrusion de ces images brutales

– les barbelés, la fumée des fours crématoires, les silhouettes squelettiques des rares survivants dans leurs oripeaux à rayures. Je m’estimais chanceux : j’aurais pu être l’un de ces squelettes si mes parents n’avaient pas émigré avant l’arrivée des nazis au pouvoir. Et le pire de tout était la vision des bulldozers déplaçant des montagnes de corps. Certains d’entre eux appartenaient à ma famille : la sœur de mon père avait été assassinée en Pologne, ainsi que la femme de mon oncle Abe et trois de leurs enfants. Il était arrivé aux États-Unis en 1937, avec l’intention d’y faire venir sa famille, mais le temps lui avait manqué.

Ces images charriaient tant d’horreur et m’emplissaient d’une telle rage que je pouvais à peine les supporter. Lorsqu’elles envahissaient mon esprit durant la nuit, j’étais incapable de retrouver le sommeil. Et elles étaient indestructibles : elles ne s’effaçaient jamais. Longtemps avant de connaître